

*Dieu est mort, Marx est mort et moi-même, je ne me sens pas très bien.*

**Woody Allen**

## **28 juillet**

Le ciel est d'une blancheur aveuglante. La fine couche de nuages qui le recouvre n'arrive pas à diminuer l'intensité des rayons solaires. Une brume malsaine constituée de matières particulaires entoure le cap Diamant et stagne sur les quartiers de la Basse-Ville depuis quatre jours. L'humidité demeure très élevée. Les vêtements collent aux peaux moites. Le moindre effort fait ruisseler la sueur sur les visages. Dans l'église, la chaleur devient moins intense, mais l'humidité s'y trouve amplifiée de sorte que l'on ne sait si l'on doit préférer la chaleur torride du soleil à l'extérieur ou l'humidité poisseuse à l'intérieur.

Moi, je me suis réfugiée au sous-sol, incapable de supporter plus longtemps les condoléances polies des amis et la lourde sympathie familiale. Recroquevillée entre la distributrice de sodas et la cafetière, je succombe à une énième crise de larmes, particulièrement violente cette fois-ci, remarque une autre partie de moi-même. À travers un voile mouillé, j'observe l'endroit, détaille les objets qui m'entourent, cherchant quelque chose à quoi me raccrocher, une forme qui pourrait capter mon attention, une bouée, un repère me permettant de me ressaisir et de calmer les hoquets qui me

secouent. Dans un état second, j'examine machinalement les vieux murs lézardés d'un blanc sale, l'estrade au fond servant probablement aux jeunes artistes en herbe et aux conférenciers qui viennent distraire ou instruire les paroissiens ; un grand crucifix dont la peinture s'écaille trône sur le mur face à cette scène. Je prends mon visage dans mes mains un moment, tentant d'apaiser la douleur qui oppresse ma tête. Je dégage mes cheveux, les lisse vers l'arrière et fixe mon regard embué sur les nombreuses tables rondes entourées de chaises de métal éparpillées dans la salle, puis je passe aux longues tables pliantes rectangulaires recouvertes de nappes de papier où s'alignent des assiettes de sandwiches, de viandes froides et de légumes crus accompagnés de leur trempette, toutes encore enveloppées de cellophane.

On ne prend plus la peine de se rendre au salon funéraire maintenant, on se contente de louer l'église pour la journée et tout se déroule là. On y reçoit les invités, on procède au service funéraire, puis tout le monde descend au sous-sol pour la collation. Devant la désertion des églises, le clergé a, encore une fois, su réagir et joué habilement sur l'obsession moderne de l'économie de temps. Qui peut encore se payer le luxe de perdre trois jours pour enterrer ses morts ? L'église nous fournit un trois pour un et tout cela en une demi-journée. Ainsi, elle fait concurrence aux salons funéraires en offrant à la clientèle des tarifs fort compétitifs et en profite pour remettre à l'ordre du jour son foutu charabia religieux.

Que mon père se retrouve dans une église au moment de son hommage posthume, lui qui a toujours été farouchement athée et farouchement anticlérical, a quelque chose d'ironique et d'indécent. Malheureusement, ma mère n'a pas saisi le cynisme de la situation. J'ai eu beau la supplier de ne pas infliger à son mari cette dernière humiliation, rien à faire ! « Tu comprends, il y a des oncles et des tantes, des personnes âgées qui auraient été choqués. » Les obscurantistes

ont toujours plus de poids que les lucides. Il faut croire que l'âge de la raison est passé sur l'humanité comme de l'eau sur le dos d'un canard. L'Église n'a pas perdu de terrain parce que les gens sont moins croyants, mais plutôt parce qu'elle doit, maintenant, affronter la compétition.

Après le court intermède que me permettent ces réflexions, la peine revient en force, me submerge, et je m'y abandonne. Je pleure comme une enfant, sans retenue, laissant libre cours à ma détresse.

Deux ans déjà ! Deux ans que ma vie a basculé ce jour où l'on m'a agressée avec une telle sauvagerie que j'ai bien failli y laisser ma vie<sup>1</sup>. Si le sergent-détective Simon Bernard n'avait pas réussi à découvrir l'endroit où ce monstre me séquestrait, je ne serais plus de ce monde. Depuis, je tente de recoudre les lambeaux de mon existence. Sans succès. Je suis maintenant sans domicile fixe. Ma maison ne contenant plus que de mauvais souvenirs, je l'ai vendue. Je ne travaille plus. Toute rencontre avec un étranger me rend malade au point que je suis prise de violentes nausées. Le maigre dédommagement que me verse l'IVAC<sup>2</sup> me permet tout juste de payer la location d'un entrepôt pour remiser mes biens. De toute façon, habiter seule serait au-dessus de mes forces. Je revis sans cesse le kidnapping. Ces images tournent dans ma tête, inlassablement. À tout moment, le jour, la nuit ; en tout lieu, dans la rue, chez ma mère, au supermarché ; elles se jettent sur moi et dévorent mon esprit.

Je suis devenue une spécialiste du *sofa surfing*, me promenant d'un canapé à l'autre, au gré de la générosité des quelques amis qui se prêtent à ce jeu de chaises musicales.

---

1. Voir *L'exécuteur*, chez le même éditeur.

2. Subsidés gouvernementaux assurant une indemnisation aux victimes d'actes criminels, représentant 60 % des revenus antérieurs.

Deux semaines chez ma mère, trois chez Solange, une chez Simon, deux autres à Montréal chez de vieilles connaissances, et le cycle recommence ! Deux ans que je tourne en rond dans ma vie. Selon mon médecin, je souffre d'un trouble de stress post-traumatique. Il semblerait que la répétition et la violence de l'agression soient à l'origine de mon état psychologique. Oui, mon voisin, Denis Hébert, s'y est pris à deux fois pour tenter de régler mon cas. Il faut dire aussi qu'il m'a fallu six mois avant de pouvoir recommencer à marcher et que je viens tout juste de terminer les traitements de physiothérapie. Deux ans ! Et je continue à m'enfoncer...

Au moment où des gémissements se mêlent à mes hoquets, je sens une présence. Je lève la tête et, à travers le brouillard de mes larmes, je distingue ma nièce de douze ans, Émilie, qui me regarde, abasourdie, en silence, les yeux ronds et secs, incapable de comprendre la disparition de son grand-père préféré et l'abattement total de cette tante qu'elle connaît si peu.

Les yeux au plancher, Émilie tire sur ses doigts, nerveusement. Sa vue me saisit et je réussis enfin à reprendre un peu le contrôle de moi-même. Je me relève en essuyant maladroitement mon visage et bredouille de vagues excuses qui me réconfortent en même temps.

Nous remontons ensemble l'escalier. Je serre très fort sa petite main, y puisant le courage nécessaire pour faire face aux exigences de l'inévitable travail de relations publiques : « *Bonjour madame... bonjour monsieur... merci beaucoup... vous êtes bien gentil... oui, c'était un homme merveilleux...* », et bla-bla-bla. Bien que la maladie ait isolé mon père durant ces dernières années, il y a beaucoup de monde dans l'immense salle au plafond surélevé. Les gens se souviennent de lui. Le brouhaha des conversations se répand et résonne longuement dans ce lieu conçu pour amplifier la voix. J'observe

ma mère qui va d'une personne à l'autre, qui sourit aimablement, triste et digne, qui trouve un bon mot pour chacun, qui serre les mains, infatigable... Elle est partout. D'ailleurs, je ne vois qu'elle dans cette salle : propre et convenable, ses cheveux teints en blond et gonflés par une mise en plis impeccable, sa petite main nerveuse, toujours tendue, accueillante. Des souliers noirs à talons hauts marquent sa féminité et avantagent sa jambe encore ronde et ferme. Malgré cette inconcevable robe noire à pois blancs qui la moule un peu trop et fait ressortir le léger embonpoint de sa soixantaine, elle est belle. Grave et admirable. Forte et émouvante, habitée par un courage teinté de douleur. Et ça m'énerve souverainement ! Je lui en veux de se montrer si efficace, si respectable, alors que moi, je n'arrive pas à faire bonne contenance. Échevelée, le visage bouffi par les larmes, je me sens minable et pitoyable. Je n'arrive à prononcer aucune parole devant les tentatives de réconfort des gens qui s'approchent ; les mots se bloquent dans ma gorge, je ne fais que renifler et ravalier des hoquets. Et plus je me sens pitieuse, moins j'arrive à garder la face. Je devrais normalement me sentir réconfortée par la chaleur de tous ces gens qui m'entourent, qui m'encouragent et qui complimentent le cher disparu. Mais ça ne fonctionne pas. Au lieu de me sentir soutenue, je me sens perdue, égarée. Je ne connais pas la moitié des gens qui sont présents et n'ai aucune envie de les connaître. J'aimerais me retrouver seule, me cacher dans un trou sombre et profond pour pleurer tout mon saoul et m'apitoyer sur moi-même, jusqu'à disparaître dans mes larmes et m'y noyer pour rejoindre mon père. Lorsque le curé demande le silence pour signifier aux invités de prendre place dans les bancs afin que l'office commence, je suis convaincue que je n'arriverai jamais à me rendre au bout de cette horrible journée.

\* \*  
\*

### 15 août

Le réveil-matin s'agite et danse sur la table de chevet depuis cinq bonnes minutes lorsque le sergent-détective Simon Bernard se décide à allonger un bras pour le saisir et l'envoyer valdinguer à l'autre bout de la chambre, en laissant échapper un gémissement de douleur. Il est trempé de sueur. Bien qu'il soit tôt, la chaleur et l'humidité conjuguent déjà leurs efforts et pèsent sur la ville comme une chape de plomb. Assis sur le bord de son lit, il tente de recouvrer ses esprits, encore un peu égaré par les vapeurs d'alcool. Il a la bouche pâteuse, les yeux collés, le crâne vaguement douloureux, et sa respiration est difficile. Légèrement étourdi, il tente tout de même de se lever, mais doit se rasseoir aussitôt, ses muscles abdominaux protestant devant ce manque d'égards. En poussant un moitié râle, moitié soupir, il penche la tête vers son torse en s'efforçant d'entrouvrir au moins un œil. À défaut d'une vue précise, il se tâte et découvre quelques bleus sur sa cage thoracique. Après deux ou trois nouveaux soupirs, râles et profondes respirations, Simon bouge ses épaules, ses bras, sa tête, afin de ramener un peu de vie dans son corps meurtri. Au moment où il opte pour une deuxième tentative de se mettre debout, son cellulaire se manifeste. S'il se fie à ses habitudes, le téléphone se trouverait dans la poche intérieure de son veston, et s'il suit la provenance du son, le veston serait... par terre de l'autre côté du lit. Un autre grand soupir. Quelques secondes pour rassembler l'énergie nécessaire à la manœuvre. Simon retombe étendu sur son lit, se tourne pour se mettre à quatre pattes dans un gémissement, franchit les vingt centimètres qui l'amènent sur l'autre bord, se rassoit et se penche légèrement en tâtant le sol afin de mettre la main sur l'objet tonitruant. À la dixième sonnerie, il répond :

- ...llô...

– Bernard ? Ah, Bernard, Bernard ! chantonne Gingras d’une voix lasse.

– Ouais, balbutie Simon en se massant le visage afin de se souvenir de l’endroit où il devrait se présenter ce matin.

– Il est huit heures et quart.

– Ouais...

– Il y a la réunion de bilan de la section à huit heures et demie avec Michaud.

– Ah ouais ? Je... Je vais y être... Euh... À huit heures et demie ? Non. Euh... Dis-lui qu’il fallait que je passe à Charlesbourg pour l’identification d’un suspect.

– Écoute ben, l’jeune, c’est pas mon genre de jouer au chaperon. Il va falloir que tu t’éveilles un moment donné. Je pourrai pas continuer à te couvrir encore longtemps devant Michaud. Je suis un ben bon gars, mais je me mettrai pas dans l’trouble pour toi. Ça fait que t’embrayes !

Simon raccroche et se met fébrilement à la recherche de son paquet de cigarettes. Durant le laïus de Gingras, il a réussi à ouvrir les yeux pour de bon, ce qui lui a permis d’apercevoir la drogue désirée sur la table de nuit. Il s’empresse de s’allumer une cigarette, aspire la fumée goulûment et savoure l’apaisement que lui procure la nicotine qui pénètre dans sa gorge et ses poumons. Puis une quinte de toux le secoue, réveillant ses douleurs à l’abdomen.

Après une réconfortante douche tiède, Simon Bernard constate, en s’examinant dans le miroir, qu’aucun hémato-me ne décore son visage. Il a sans doute eu affaire à des

gentlemen, cette fois-ci. Comme d'habitude, il ne conserve aucun souvenir des événements de la veille ni des lieux où ils se sont déroulés. Cela importe peu. Il ne connaît que trop bien le scénario général. Il sort dans un bar, ingurgite un nombre indéfini de verres de scotch et là, à un moment ou à un autre de la soirée, il se trouve quelques imbéciles qui lui cherchent noise. Et Simon ne supporte pas les imbéciles.

Le sergent-détective Simon Bernard est beau. Exceptionnellement beau. Il n'aime pas se l'avouer. En réalité, il déteste cela. Simon est convaincu que nombre de ses problèmes proviennent de cet état de fait. Personne ne le prend au sérieux. Malgré son éclatante performance dans l'affaire Hébert il y a deux ans, son superviseur, le lieutenant Michaud, ne daigne toujours pas l'honorer de sa confiance. À cause de son apparence physique, déplore Simon. Les témoins considèrent son allure juvénile comme un signe d'incompétence. Les coupables ne le craignent pas et ses collègues ne veulent pas de lui comme coéquipier. Mais ça, il s'en fout. De toute façon, il préférerait travailler seul. Ce qui est impossible. Les enquêteurs fonctionnent nécessairement par équipe de deux. Alors, on l'a couplé avec l'enquêteur Cyrille Gingras, qui a presque l'âge de la retraite. Il encadre Simon dans ce qu'on appelle une formule de mentorat, un euphémisme pour signifier qu'il est son chaperon.

Au moment où Simon franchit le seuil de son appartement, il est neuf heures trente. Le ciel est gris. La capitale vit un cinquième épisode de smog depuis le début de l'été. L'air lourd et chargé promet une pluie abondante. Mais pour le moment, la chaleur et l'humidité sévissent sur Québec. Sa chemise ouverte, les manches roulées, son veston jeté négligemment sur l'épaule, Simon gagne sa voiture. En roulant paisiblement dans les rues calmes de la ville, il songe à sa

carrière qui piétine. Il devrait peut-être demander un transfert à la section des crimes en réseau. On l'y apprécierait sans doute davantage. Ça ne peut pas être pire qu'avec Michaud. Le lieutenant Michaud ! Il s'est fait raser la boule à zéro, l'imbécile. Ça dénote vraiment un manque de personnalité chronique. Il suit la mode, bêtement. Il a deux adolescents à la maison qui ont probablement adopté ce look et il a décidé de les imiter. Un père qui essaye de faire comme ses enfants ! Faut vraiment être un pauvre type. Ça ne l'avantage pas du tout ; en plus, il a le crâne en forme d'œuf !

Simon se met à rire silencieusement en caricaturant l'image de son supérieur. Puis son rire se tarit lorsque ses pensées reviennent à sa propre situation. Si une bonne affaire ne se pointe pas bientôt, il demandera un transfert. N'importe où. Il ne peut pas continuer à perdre son temps comme ça. Depuis l'adolescence, Simon rêve d'être policier. Les enquêtes, c'est sa passion. Et il est doué, il le sait. Il pourrait se révéler si utile si on lui laissait sa chance.

Lorsqu'il franchit les portes de l'édifice de la centrale de police de Québec située au Parc Victoria, la grande aiguille de l'horloge au-dessus de la réception approche dix heures. Un café fumant dans la main droite, *Le Journal de Québec* roulé sous le coude, Simon Bernard emprunte l'escalier pour gravir les trois étages menant à ce que les enquêteurs appellent affectueusement le BEC (bureau des enquêtes criminelles). Près des fenêtres au fond de la salle, les bureaux où sont regroupés les enquêteurs de la section des délits contre la personne sont déserts. La réunion de bilan n'est pas terminée. Après quelques secondes de réflexion, Simon conclut qu'elle devrait l'être d'une minute à l'autre et que ça ne vaut plus la peine de s'y présenter. Il s'assoit à sa place, ouvre son journal et en entreprend la lecture en sirotant son

café. En première page s'étale la carrosserie tordue et calcinée d'une petite Honda Accord. Un jeune homme de dix-neuf ans a laissé sa vie sur la vieille route qui mène à Stoneham. Vitesse excessive. Conduite dangereuse. Vers trois heures du matin, la voiture s'est retrouvée dans la voie inverse et un semi-remorque l'a fauchée de plein fouet. On ne comprend pas pourquoi ni comment le conducteur a pu se retrouver ainsi dans la mauvaise voie. Chaque été, la route réclame son lot de jeunes vies. C'est le dixième accident du genre depuis mai. On devrait en connaître deux ou trois autres d'ici la fin de la belle saison. Simon referme le journal, le range dans son tiroir et prend une gorgée de café. La semaine dernière, il y en a un qui s'est tué en plongeant de la chute Montmorency ; malgré les clôtures, les interdictions et les nombreuses affiches prévenant du danger. Malheureusement, aucune clôture ne peut empêcher la testostérone d'embrumer les jeunes cerveaux avides de sensations fortes.

Le bruit de la porte de la salle de réunion tire Simon de ses rêveries. Il termine son café et prend le premier dossier au-dessus de la pile qui se trouve sur le coin gauche du bureau. Il l'ouvre et y plonge le nez, sans un regard pour son patron qui passe près de lui dans un silence glacial.

\* \*  
\*

### 18 août

Ce soir, je suis seule. Ma mère est sortie. Malgré la chaleur qui s'est accumulée dans le logis durant la journée, je me terre à l'intérieur, fenêtres fermées et rideaux tirés. À mesure que la pénombre s'étend sur la ville, je sens s'installer en moi les premiers symptômes de ma maladie. L'angoisse me gagne. Je tente de m'intéresser aux péripéties

insipides du film de série B qui se déroule à la télévision. Malgré mes efforts, des images indésirables envahissent mon cerveau ; je tiens le coup. Je connais par cœur le déroulement de la séquence, mais je ne peux l'arrêter. L'homme en noir rôde sur le terrain, il entre par la porte arrière et s'approche silencieusement derrière moi ; il me bâillonne avec un foulard de soie bleue imbibé de chloroforme et je sombre dans l'inconscience ; il m'emporte dans la nuit. J'augmente le volume du téléviseur et me cale confortablement dans le canapé. Lorsque je sens le sommeil venir, je gagne mon lit, reconnaissante.

Alors que mes paupières se ferment et que je sens mon corps s'alourdir, une pensée insidieuse trotte dans ma tête. *La porte du balcon est-elle bien verrouillée ?*

Oui, oui, bien sûr, c'est idiot, ce doute soudain. Je vérifie toujours tout, je le sais !

*Mais si tu l'avais oubliée, cette fois ?* insiste la voix dans ma tête.

Non, je suis certaine de l'avoir fait.

*Peut-être serait-il préférable de vérifier ?*

Vérifier pourquoi ? L'édifice est sécuritaire. C'est plein de vieilles insomniaques qui passent leur nuit à épier par les fenêtres. S'il y avait un rôdeur, ça se saurait déjà.

*Mais si le meurtrier avait déjà assassiné les vieilles insomniaques ?*

Quel meurtrier ? Il est en institut psychiatrique, prisonnier d'une camisole de force. Il n'y a personne ! Personne ! C'est absurde ! Dors, Marie-Paule !

Quinze minutes s'écoulent. Je ne m'endors plus. Je n'arrive pas à me souvenir si j'ai bien verrouillé la porte du balcon. Bon, si c'est vraiment ce qu'il faut ! Ça ne prendra que quelques minutes et je pourrai dormir tranquille ensuite. Je me lève, passe mon peignoir et me rends au balcon. La porte est verrouillée. Parfaitement, correctement et absolument verrouillée. Je me recouche, un peu écoeurée. Je suis tendue. Le sommeil ne vient plus. Vaincue, je zigzague vers la salle de bains, ouvre la pharmacie et gobe un somnifère.

À travers les brumes du sommeil, je crois entendre une respiration rauque et saccadée. Je rêve, me dis-je, le cerveau englué. La respiration devient plus forte. Je sens une présence. Malveillante. Est-ce vraiment un rêve ? Je tente d'ouvrir les yeux, mais je n'y arrive pas, le somnifère a fait son œuvre et paralyse ma volonté. La sensation d'une présence grandit, devient insistante. Il y a quelqu'un. Cela devient une certitude. Qui est là ? Je connais cette respiration haletante. Fraîche et humide sur ma joue. Des bras m'enserrent. Je m'efforce d'ouvrir les yeux, sans succès. Je veux le voir. Confirmer l'horrible doute qui m'assaille. On me soulève. Je me sens portée, ballottée dans l'escalier que l'homme descend. Je tente désespérément de me réveiller. J'essaie de bouger. Mon corps demeure lourd et inerte. Je suis incapable du moindre mouvement. Pourtant, je reste consciente de tout ce qui se passe. Je n'ai plus besoin de voir. Je sais qui est là. J'ai toujours su qu'il reviendrait me chercher. Nous voilà à l'extérieur. Je le devine, car je sens le léger souffle de la brise de cette chaude nuit d'août. J'entends le sifflement des grillons et la douce chanson des ouaouarons qui se mêlent au roucoulement de la rivière. La rivière. Nous approchons de la maison de Denis Hébert. La qualité de l'air change. Nous revoici dans la cave humide et froide. Chaque sensation retrouvée me confirme la réalité de l'événement que j'attends avec appréhension toutes les nuits depuis

deux ans. Je sens la dureté de la table de bois sous mon dos, mes membres, immobilisés par des lanières de cuir. Mes yeux sont toujours fermés. Pourtant, je le vois. C'est lui. Il est revenu. Denis Hébert. La terreur gagne mon esprit et mon corps comme un voile qui s'étend sur moi. J'ai peur. J'ai tellement peur. Je sais ce qu'il veut. Je sais pourquoi il m'a amenée ici. Il veut finir le travail.

*C'est impossible !* me dit ma raison, dans un sursaut de conscience. *C'est un cauchemar. Tu dois te réveiller.* Pourtant, il est bien là, devant moi, vêtu entièrement de noir, sa tête recouverte d'une cagoule, ne laissant voir que son regard méchant, habité d'une folie meurtrière. Il tient fermement une longue épée-couteau dans les mains. Il s'avance, tourne l'épée vers le sol, ses deux mains empoignant le manche, ses yeux noirs qui me fixent débordant de haine. Il est tout près, maintenant. Un rire sourd et sauvage s'échappe de ses lèvres. La pointe de l'épée effleure mon ventre. Je tente de me débattre. Mes membres sont absents, comme s'ils ne m'appartenaient plus. Mon corps ne m'obéit pas. Denis Hébert prend son élan et enfonce brusquement la lame dans ma chair. Sous l'impact de la douleur, une violente charge d'adrénaline se déverse dans mon sang et, dans un long hurlement, je me dresse sur mon lit, trempée de sueur, tremblante et glacée.

Encore un cauchemar ! Le même. Toujours le même. Comment puis-je encore y croire ? Comment cela peut-il paraître si vrai, si réel ? Chaque fois, c'est si réel ! J'éclate en sanglots sous la tension nerveuse. Épuisée, tendue, irritée devant mon incapacité à échapper aux visites répétées de mon tortionnaire, je me lève. Je me rends à la cuisine, fouille dans les armoires, trouve enfin la bouteille d'alcool que je dissimule soigneusement au regard de ma mère. Je me verse une bonne rasade de Jamieson.

Vers dix heures, la chambre, chauffée par la persistance du soleil, se transforme en fournaise. Je m'éveille et, malgré la migraine, la fin de cette nuit est une délivrance. Le corps las, la tête lourde et douloureuse, je me lève péniblement, épuisée par le cauchemar et déshydratée par l'alcool. Après deux grands verres d'eau, je me sens capable d'ingurgiter un café.

En pénétrant dans la cuisine, je dois affronter le regard chargé de reproches de ma mère. En un rapide coup d'œil, elle détaille, encore une fois, le piteux état dans lequel je me trouve. Elle voit mes cernes sous les yeux, mon teint blafard, mes orbites jaunies, mes cheveux mous et sans coupe. Elle voit la lourdeur qui a envahi mon corps et mon cœur. Elle voit ce monstre qui s'est installé à demeure, lové dans mes entrailles, et qui gruge toute mon énergie vitale. Elle n'a nul besoin de découvrir la preuve de mon forfait pour connaître mes habitudes nocturnes. Elle ne dit mot, mais montre sa désapprobation en frottant le comptoir de petits gestes brusques. Je m'affale sur une des chaises, tentant de dissimuler mon visage dans mes bras repliés. Après quelques secondes d'un pesant silence, Françoise manifeste un peu de pitié :

– Un café ? jappe-t-elle avec le vain espoir que cela réussisse, cette fois, à me provoquer suffisamment pour que je me reprenne en main.

Je demeure chez ma mère depuis une semaine. En théorie, je suis venue pour la réconforter. En pratique, nous constatons, sans la moindre surprise, que la rencontre de nos deux souffrances prend davantage la forme d'un affrontement.